

# CONNAISSEZ-VOUS SONKIN?\*

Guy T. Filosof

François Sonkin est l'un des romanciers français qui s'avère le plus original. Il exerce le métier de médecin depuis 1947. D'abord généraliste pendant douze ans dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, quartier populaire de Paris qu'il habite, en 1962 il est gynécologue et chargé de consultations à la clinique de la Faculté de Médecine de Paris. Prochainement, M. Sonkin est appelé à prendre la direction de l'Hôpital Protestant de Paris.

Il débute dans la littérature à quarante ans avec La Dame (1964), publiée chez Julliard dans la collection des "Lettres Nouvelles," et saluée par la critique comme l'oeuvre la plus originale de l'année. Sous un ton humoristique mais louche, à travers un sujet d'une banalité trompeuse, perçait un roman dont la nouveauté ne se réclamait de personne, sinon de la seule vision de son créateur. Chez Denoël, dans la même collection, ont depuis

\* Je tiens vivement à remercier M. Sonkin qui, peu après son retour d'un voyage en Grèce et dans sa lettre du 6 septembre 1971, a bien voulu non seulement me fournir les éléments de l'interview que l'on trouvera ci-après, mais aussi me nommer son traducteur officiel aux Etats-Unis.

paru Admirable (1965), Le Mief (1967), et Les Gendres (1970), romans chaleureusement acclamés et qui confirment l'originalité ainsi que le talent d'un auteur vu par Etienne Lalou comme un unique mélange de sociologue et de poète. Pour une oeuvre extrêmement sensible à l'échec de la plupart des rapports humains, François Sonkin a reçu, en 1970, le Prix Nimier.

Ces quatre romans évoluent dans le cadre de cette société bourgeoise de consommation où nous vivons. La dame et le narrateur se retrouvent régulièrement dans une chambre d'hôtel. Bourgeoise vaine et coquette, elle aime se promener, bavarder, aller à des cocktails où elle peut faire valoir sa toilette et son amant. Par sa seule présence, la dame provoque un décalage entre le narrateur et le monde extérieur, monde qu'il découvre à neuf et qu'il se met à inventorier dans un langage à la fois objectif et hallucinant. Sous l'oeil-loupe du narrateur, l'univers de la dame se transforme en un monde étrange voire surréel, qui ne va pas sans rappeler les fameux dessins de L'Autre monde de Grandville. Valsent et se côtoient sur les gazons et plaines à cocktails, autour de la dame, des êtres-objets hétéroclites: hommes tortues, hommes promenoirs, femmes-Jeanne d'Arc, femmes-taille, femmes-escarpin. Au sein de cette manipulation du monde et du langage, emporté par le tourbillon vertigineux du détail révélateur, le lecteur est saisi d'une sorte de vertige. Une fois redevenu maître de soi, il se rend compte qu'il s'agit là d'un adroit inventaire parsemé d'humour grinçant, d'un constat des rapports humains qui s'enlisent toujours plus profondément dans le marécage des conventions sociales.

On retrouve dans Admirable l'humour grinçant de La Dame, le même regard qui décape l'homme-objet de ses croûtes sociales, la même passion d'un langage déformé d'où se dégage un sens d'une fraîcheur

vivifiante. Bernard Pyre trouve chez lui les traces d'un escargot fossile. Cette découverte va jouer le rôle d'un catalyseur. Son monde pétrifié, bourgeois, est désormais entièrement modifié. Les gens qu'il rencontre, les objets qu'il aperçoit, lui-même, tout devient incompréhensiblement haïssable. Tout et tous sont à fuir.

Parti en croisière, sorte d'odyssée moderne qui fait penser au conte de Tristan et Yseut, Bernard fait la connaissance d'une jeune femme. Il la nomme tout simplement Admirable. C'est alors que l'amour, tel le philtre du magicien, lui révèle Admirable et transfigure sa vision des gens, des paysages, change radicalement sa façon de saisir les mots. Admirable perdue, le philtre s'évanouit, replongeant Bernard dans l'absurdité d'un monde dit réel mais qu'il refuse d'accepter. Ce roman est une touchante histoire d'amour où prônent l'humour et l'élément poétique chers à François Sonkin, d'où perce un regard qui, tout en se voulant fuite, se pose sans merci sur le réel.

Dans Le Mief, bible à la fois narquoise et effrayante du savoir-vivre, les enfants apprennent à "s'méfier" dès le plus jeune âge. Adultes, ils deviennent les prisonniers volontaires d'une société gérée par le Mief tout-puissant: une horripilante peur de vivre. La civilisation du Mief, regrettablement la nôtre, a ses cérémonials et ses fidèles, grands prêtres que Sonkin appelle: les spécialistes. Le narrateur devient lui-même spécialiste de la Question (reste au lecteur de savoir laquelle). Lui qui aurait pu vivre bien casé sous la protection des mécanismes bourgeois du Mief, aveugle à tout, satisfait du statu quo vermoulu, fait la connaissance de Camille. Son monde de spécialiste s'écroule alors, sapé--ici comme dans tous les romans de Sonkin--par la présence libératrice de cette jeune femme grâce à qui il peut retrouver,

ne serait-ce que par instants, un bonheur aux richesses insoupçonnées. Camille, c'est le renversement du monde sclérosé des installés, c'est la découverte et la réalisation par l'amour d'une liberté où on ne "s'mief" (presque) plus.

Avec Les Gendres, François Sonkin relate l'amour fervent d'un Père, Marc, pour sa fille, Nature. Dans l'esprit de ce père tour à tour jaloux, solitaire, troublé par l'attrait de l'inceste, Nature devient un objet à gendre: gendres-PDG, gendres-CRS, gendres à gueule-de-bois, gendres à bagnoles, gendres qu'il voit partout guettant le moment de cueillir, de lui ravir sa fille. Nature épouse Jacques Degron, gendre typique, un demi-sang au poil ras et au regard court, gendre digne héritier des Gendres--malheureusement toujours ardents--de l'Action Française. Tout comme les fleurs fanent lentement au contact d'un corps étranger, Nature meurt à petit feu, remplacée par Claire Degron, bourgeoise flétrie sous le poids étouffant d'un gendre programmé par le grand ordinateur social.

Au mois de mai, tandis que la ville crache son désespoir à coups de pavés, que les barricades s'élèvent, que le brouillard des gaz lacrymogènes imprègne les boulevards, Marc croit retrouver Nature et l'espoir sous les traits d'une jeune fille, Mai, rencontrée sur la barricade. Camarades de lutte, amants d'un moment, ils se perdent dès que la ville reprend son odeur fade et écoeurante de gendre. Nature est perdue à jamais, les gendres de la Consommation reprennent le dessus, l'ordre des bonnes habitudes est rétablie et la liberté est de nouveau emprisonnée. Désespéré, Marc fuit vers le Midi, vers la plage de ses souvenirs, et il achète une grande poupée. Il aura cessé d'être père. Tout sera comme avant.

Vivement épris des romans de M. Sonkin, j'ai tenu à lui écrire, à lui poser certaines questions qui pourraient approfondir leur lecture. D'une

exceptionnelle amabilité, François Sonkin a bien voulu me répondre:

1. M. Sonkin, parlez-moi de votre premier roman, La Dame.

"La Dame a vraiment existé. Elle s'est trouvée existante par le décalage provoqué par la rencontre avec une femme. D'où cette notion de distance, de défiguration et reconstruction hallucinée d'un réel devenu illisible. Il s'agit déjà d'une oeuvre très affective. J'ai commencé à écrire en vacances, chaque soir, des "passages," des "sensations," des "impressions." C'était pour rire, pour séduire, pour jouer avec mes amis. Avant d'avoir eu le choc brutal de la rencontre avec l'écriture, j'avais plutôt un style ampoulé, conventionnel. Quelqu'un, la femme qui a su la première fois me lire, a découvert dans une lettre une première phrase. C'était à la suite d'une conversation très longue (j'adore les conversations) - "débrouillez-vous avec le reste."

2. Ensuite, il y a eu Admirable, Le Mief, et Les Gendres. Qu'est-ce qui vous a mené à écrire ces romans? En êtes-vous satisfait?

"Admirable est le roman que je préfère car il était la direction d'une nouvelle langue, presque ésotérique, langage chiffré par la femme découverte, inconnu, qui était l'anti-Dame.

Le Mief est le roman le plus facile, celui qui naturellement a eu le plus de succès. Mise en place d'un humour, de systèmes, de jeux de mots, c'est le roman finalement le moins dénonciateur. Mais je crois avec Le Mief avoir atteint une certaine maîtrise vis-à-vis des mots, je les possède, je les (comme on dit en argot) je les couillonne.

Les Gendres: vous connaissez--le Père-- Mai '68.

L'espoir d'un grand changement."

3. Comptez-vous bientôt écrire un autre roman, un roman dans la même optique que les quatre premiers?

"Le prochain livre s'installera dans une autre optique, une autre vision. Ces quatre livres sont liés. Je pense changer. Son titre sera sans doute Le Virus. L'histoire d'un homme qui n'a pas de structure, mais seulement une enveloppe, un déguisement, mais qui arrive à vivre par emprunts, par instants, qui fait voyou au bout d'un certain temps lorsqu'il est détecté par la structure bourgeoise des leucocytes. Ce sera un roman très autobiographique."

4. Il est bien évident que vous êtes attiré par les mots, je veux dire par la valeur kaléidoscopique du langage. Pourquoi cette grande passion?

"J'aime posséder les mots, les déplacer, les user, les déformer, changer leur sens, par les répétitions, leurs relations entre eux, créer progressivement des associations qui débouchent sur un sens nouveau. J'aime essayer de trouver un petit mouvement, une zone de liberté, d'allonger un peu la corde de la chèvre qui broute. Je crois qu'il faut raccourcir, élaguer. Dans le fond, j'ai horreur du réel dont j'essaie de me protéger comme je peux. Je crois avoir inventé l'homme objet, la femme objet, etc. Le type en forme de bagnole, la femme en forme de Dame, etc."

5. Cette horreur du réel, a-t-elle été éveillée à la lecture d'un auteur ou d'une oeuvre en particulier?

"Le livre, le seul livre, le grand livre pour moi c'est Don Quichotte. Le passage incessant du réel dans l'irréel, de la dénonciation au refuge, ces passages intéressants m'enchantent. La réalité d'ailleurs n'existe pas. J'aime aussi cette espèce d'irresponsabilité cruelle de Quichotte. Mais de cela nous reparlerons pendant des heures, des jours."

6. Comment écrivez-vous? Est-ce pour vous un effort ou quelque chose de facile et agréable?

"J'écris par jets, par poussées courtes. J'ai horreur de l'anecdote, du dialogue, de l'histoire, de "il s'incline légèrement" et "il dit." Pour écrire je suis obligé de me mettre dans un état et cet état n'est pas agréable."

7. Le Nouveau Roman vous a-t-il influencé? Qu'en pensez-vous?

"Je n'aime pas le "Nouveau Roman" dont je ne procède pas du tout, du tout."

8. Une dernière question, M. Sonkin: vous estimez-vous, comme l'a voulu Etienne Lalou, sociologue et poète?

"Je ne suis pas un sociologue, pas non plus un "socialiste." J'écris ce que je sens et non pas ce que je crois. Je ne suis pas rationnel du tout. Si vous voulez d'autres réponses plus précises, questionnez-moi."

*Colby College  
Waterville, Maine*